

Valérie Cohen

Depuis, mon cœur
a un battement
de retard

Roman



Flammarion

Valérie Cohen

Depuis, mon cœur a un battement de retard

Joli brin de femme épanouie à la carrière radieuse, la vie d'Emma semble toute tracée. Développer son entreprise de prêt-à-porter, cultiver ses amitiés, aimer paisiblement son mari et son fils.

Mais une fois par an, Emma revient à ce jour, il y a vingt ans, lorsque son amour de jeunesse l'a quittée. Quand elle apprend que cet homme est actif sur un site de rencontre pour personnes mariées, la tentation est grande de revisiter ses souvenirs.

Quelle trace laisse un premier amour ? Est-il possible d'appivoiser le passé quand il s'imisce dans le présent ? Peut-on tourner la page sans renoncer à hier ?

***Valérie Cohen** est née et vit à Bruxelles. Juriste, elle se consacre désormais à l'écriture et tente d'apporter, avec humour et tendresse, de la lumière sur nos ombres. En nous rappelant que le destin est une construction en perpétuel mouvement.*

Flammarion

Depuis, mon cœur
a un battement de retard

DU MÊME AUTEUR

Double vie d'un papillon, Dorval éditions, 2010.

Nos mémoires apprivoisées, Éditions Luce Wilquin, 2012.

Alice et l'homme-perle, Éditions Luce Wilquin, 2014.

Monsieur a la migraine, Éditions Luce Wilquin, 2015.

Le hasard a un goût de cake au chocolat, Éditions Luce Wilquin, 2017.

Valérie Cohen

Depuis, mon cœur
a un battement de retard

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-8076-6

À Léa

L'amour est si court, l'oubli si long.

Pablo Neruda

Prologue

Emma ralentit le pas à la vue de la coquette maison où elle a grandi. Les cerisiers du Japon sont en fleur et la pelouse couverte d'un joli duvet rosé. Chaque premier dimanche du mois, le cérémonial est immuable. Ses parents l'attendent dans le salon, la théière déjà remplie, les fruits coupés sur un plateau en argent. Les membres et les souvenirs las, les jambes peinant à supporter la fatigue d'une vie. Seuls les murs ne semblent pas prendre une ride, figés dans un temps qu'Emma ne retrouvera plus. Ce foyer, elle en connaît tous les recoins et lattes de parquet fendues. Elle pourrait deviner, les yeux fermés, les fissures courant sur les murs jaunes. Les effluves de cigarettes froides et de sauge. Les tressautements de la chaudière s'éveillant à heures régulières. Et ce feu dans la cheminée, peu importe les caprices du ciel. Comme si les habitants de cette demeure avaient un perpétuel besoin de se réchauffer à quelque chose de plus grand qu'eux.

Quelques mètres avant l'entrée principale, elle l'attend. Fière et arrogante du haut de son mètre de

Depuis, mon cœur a un battement de retard

métal. Une chaleur envahit Emma. C'est dans une boîte aux lettres que commencent les histoires. Qu'elles se nourrissent et s'achèvent aussi parfois. Un espace trop étiré pour les grandes émotions. Y restent alors les factures, les injonctions, les publicités, les vœux. L'art de la délation et celui de la fuite s'y côtoient en toute impunité. Durant tant d'années, son rythme cardiaque s'était accéléré en ouvrant cette boîte. Un jour, peut-être, la délivrance s'y logera.

Emma se rapproche à petits pas. On ne déroge pas à certaines traditions. Un dernier regard furtif pour vérifier que personne ne l'observe et elle enfonce avec force son talon dans la boîte aux lettres.

Une profonde respiration, un bref coup de sonnette et, déjà, sa mère lui ouvre la porte. Emma l'embrasse avec tendresse.

Cinquante et demi

Mais t'es où ? Rappelle !!!

Alors qu'elle paie son achat, Emma culpabilise un instant en lisant le texto de Gilles et préfère enfouir le téléphone au fond de son sac. De nombreux messages, tous envoyés par le bureau. Elle les lira plus tard. Pour l'heure, envie de flâner, de rêvasser, de remonter le temps.

Une énième sonnerie de portable l'empêche de poursuivre le voyage.

« Oui Gilles, je sais, j'arrive... un truc à faire ce matin. Je vois, tu m'as envoyé sept messages... Oui, ne t'énerve pas, je ne les ai pas encore lus... Je serai au bureau dans pas longtemps. » Un ton chaleureux malgré une discussion sans fioritures : « Tu rigoles ? C'est une blague ? Ton père a fait quoi ? Et tu étais au courant ? »

Le visage d'Emma se fige, ses traits se durcissent. « Décidément, ils ne vont pas me lâcher, aujourd'hui », pense-t-elle en tentant de garder les idées claires avant d'enchaîner d'une voix cassante, sans appel. « Contacte

maître Ferjani et la cheffe d'atelier, rendez-vous au bureau dans trente minutes. Et dis à ton père d'appeler la morgue, je vais le tuer. » Emma raccroche d'un coup sec et interpelle un taxi.

Quelques minutes plus tard, elle a rejoint le quartier général de la chaîne de boutiques créée par Armand situé dans un immeuble vétuste de la rue des Mirabelles. Malgré une habileté certaine à s'habiller avec un mauvais goût criant, l'homme a toujours été passionné par la mode féminine. Difficile d'imaginer que, derrière les blocs en béton gris et les petites fenêtres rectangulaires, une ruche bourdonnante s'y active d'ordinaire en un joyeux brouhaha. Des rires, des éclats de voix, des discussions à travers les portes grandes ouvertes, des odeurs de café frais... Rien de cela en ce 12 mars. Le bâtiment industriel a l'air désert. Même la photocopieuse, d'habitude si bruyante, semble avoir compris qu'il valait mieux la mettre en sourdine si elle ne voulait pas finir aux encombrants. Le sas de sécurité franchi, un silence de mort et des visages anxieux accueillent Emma.

Celle-ci pénètre d'un pas vif dans l'espace réservé aux secrétaires, jette son sac sur une chaise, salue d'un geste de la main Francine, son assistante, ne prend pas la peine d'ôter son manteau noir et se dirige vers le bureau du grand patron. Sans qu'elle ait été invitée à le faire, Francine la suit et les deux femmes traversent un premier plateau entièrement dédié aux acheteuses, aux commerciaux, aux ressources humaines et à la comptabilité. Elles boudent l'ascenseur qui, une semaine sur deux, le leur rend bien et empruntent

l'escalier pour rejoindre le second étage. Trois portes closes. Au centre, le bureau d'Armand. À sa gauche, le bureau de Gilles, son fils et bras droit. Quelques pas plus loin, Emma a hérité d'une petite pièce aux murs gris et rose dans laquelle elle se sent bien. Lorsque son ami de faculté lui avait proposé, il y a près de dix ans, de le rejoindre dans la société familiale, Emma n'avait pas hésité un seul instant. Depuis, la directrice financière gérait, à ses côtés, les vingt-deux boutiques de l'enseigne. « Par amour des fringues, ou de Gilles ? » lui demandait souvent Yvan, son époux. Elle prenait la mine outrée d'une fillette prise en faute devant un pot de Nutella à moitié vide. Yvan n'était pas si loin de la vérité. Dès lors qu'ils avaient fait connaissance sur les bancs de la faculté, le grand gaillard roux à la barbe parfaitement taillée, hipster dans l'âme bien avant que cette mode ne devienne un phénomène en vogue, ne l'avait jamais quittée. Gilles était généreux par nature et assumait pleinement sa sensibilité toute féminine derrière des gestes bourrus. « Une force karmique », lui avait-il expliqué un soir, alors qu'elle l'interrogeait sur le lien puissant qui les unissait. Un amour fraternel.

Heureuse de quitter un emploi de conseillère financière qui l'ennuyait à mourir, Emma avait accepté avec enthousiasme ce nouveau défi : offrir un second souffle aux enseignes Pépita, la marque de vêtements classiques que toute femme mûre estimant avoir du goût se devait de porter dans les années 1990. À la suite de sa venue, un vent de modernité avait soufflé sur la petite structure familiale. Cette acharnée du travail avait repensé

Depuis, mon cœur a un battement de retard

les modèles, bousculé Armand, changé de fournisseurs et imposé ses choix. Le chiffre d'affaires avait explosé et leurs collections ravissaient leurs clientes : celles qui n'avaient plus l'âge de piquer un jean dans la garde-robe de leur fille sans se faire railler, mais qui ne se résignaient pas encore à acheter des blouses informes par correspondance.

Emma hésite une fraction de seconde avant de pénétrer dans le grand bureau rectangulaire d'Armand – qui fait aussi office de salle de réunion –, suffisamment pour que Francine l'interpelle et lui fasse de grands signes, en lui montrant ses pieds : « Tes chaussures, t'as oublié tes chaussures ! »

Emma comprend soudain qu'elle est toujours en baskets. Crime de lèse-majesté. Inconciliable avec sa vision policée du monde et de ses codes, avec l'idée qu'elle a d'elle-même. Elle attrape avec une moue reconnaissante les escarpins vernis emballés dans un sac que sa collègue lui tend, se redresse et tente de calmer ses esprits. Un furtif accès de coquetterie et Emma troque sa paire de baskets blanches contre les talons noirs. Elle noue rapidement ses cheveux ondulés en un improbable chignon et, imperceptiblement, tente de se redresser plus encore. Deux méthodes imparables pour gagner huit centimètres en un clin d'œil et dompter son modeste mètre cinquante et demi. Maigre satisfaction. Difficile d'être petite quand on porte des ambitions de géant.

Questionnée sur sa taille, Emma n'oublie jamais ses quelques millimètres supplémentaires et s'accroche désespérément à son *et demi*, comme un noble désargenté

Cinquante et demi

à sa particule. Prendre de la hauteur, voir le monde différemment, lui donner de plus justes proportions. Pour une raison qu'elle ne s'explique pas, la réalité prend un autre relief dès que la barre fatidique du mètre soixante est franchie. Un joli placebo pour pénétrer, l'air désinvolte, dans le bureau d'Armand alors que son rythme cardiaque s'improvise tambour d'une samba endiablée.

Mais les petits centimètres gagnés sont un leurre, Emma le sait bien.

Des bouts de carton

Quelques minutes plus tôt, Marc s'apprête à engloutir son habituel petit-déjeuner : madeleines industrielles et une canette de Coca Zero. Le volet en acier n'est pas encore tout à fait relevé mais, en penchant la tête, Marc devine les feuilles des arbres qui s'agitent, le ballet incessant des voitures et le ciel si gris en cette journée de mars. Seul dans sa boutique, il se calfeutre dans le silence. Il aime ces minutes calmes, entouré d'objets choisis avec soin. Un regard encore. Il aperçoit une chevelure blonde et ne peut réprimer un sourire. Cette charmante cliente vient rarement et l'intrigue pourtant. D'ordinaire, elle boude ses vitrines décorées avec soin et les stylos, carnets, pinceaux et gouaches ne l'intéressent pas. Marc jette un coup d'œil sur sa montre et grimace. L'homme est ponctuel, elle aurait dû s'en souvenir. La papeterie Lismonde ouvre toujours ses portes à neuf heures tapantes.

Soudain, mû par une impulsion et dérogeant à ses habitudes, le grand brun ouvre le volet avant l'heure et le bruit sec fait sursauter Emma.

« Bonjour, entrez » dit-il en reculant d'un pas et en lui ouvrant grand la porte du commerce. Une mimique polie pour seule réponse, Emma passe devant le propriétaire des lieux.

Certain d'être reconnu, l'ours de bibliothèque aux lunettes bicolores lui offre un sourire timide. « La petite dingue est de retour », ne peut-il s'empêcher de penser. Il tente de masquer sous une expression austère son rictus amusé et ses yeux vifs la suivent avec curiosité. Comme d'habitude, la quadragénaire boude avec dédain les articles de papeterie pour se précipiter, tête baissée, dans l'arrière-boutique. Une caverne d'Ali Baba pour les collectionneurs mais aussi, et Marc ne le sait pas, pour les cœurs froissés.

Il ouvre sa caisse, hésite un instant et renonce à allumer la radio. Il détient l'assurance tranquille des hommes sereins, assumant avec aisance leur demi-siècle, leur calvitie naissante et leurs poches sous les yeux. Un physique agréable malgré des traits un peu épais, et un sourire malicieux. Assis derrière le comptoir, Marc fait mine de s'intéresser à l'écran de son ordinateur, mais observe en douce sa première cliente, bien loin de deviner qu'il pourrait rompre un moment très intime. Ses yeux s'attardent un instant sur les articulations fines, les ongles non peints. Il a toujours eu un faible pour les femmes de petite taille au corps sculpté et celle-ci, quoique ravissante, l'irrite autant qu'elle l'intrigue. Il n'a jamais vu une novice pareille ! Il la sent esquiver son regard inquisiteur alors qu'elle s'arrête devant quelques caisses ouvertes. Elle a chaud soudain et déboutonne son manteau noir. Son front se

plisse lorsqu'elle découvre dans une des caisses les cartes postales anciennes. Ce détail émeut Marc. Il les chérit et les collectionne depuis l'enfance. Son amour de jeunesse à lui.

Cette passion lui était tombée dessus comme la foudre sur un arbre esseulé en pleine campagne. Il avait dix ans, peut-être moins, et son grand-père lui avait offert une photo de ses parents. Ses aïeux y posaient fièrement, les traits empreints de gravité, fixant l'objectif avec une solennité non feinte. Ébranlé au plus profond de son être, Marc avait alors longtemps observé les favoris de son arrière-grand-père, les yeux embués. Émerveillé et reconnaissant. Magie de l'enfance lorsque le gamin découvre que les frontières de son univers sont bien plus vastes qu'il ne le pressentait. Marc était désormais habité par une force, une certitude. L'histoire pouvait donc se décliner en format miniature et il pouvait même en être détenteur d'une infime partie. Depuis, il n'avait eu de cesse de chiner, d'arpenter les brocantes, de traquer les vide-greniers. Cette passion dévorante avait élargi son microcosme. Sur les bouts de cartons illustrés, des visages, des rues, des paysages, des monuments. Des ailleurs à découvrir et un monde à portée de ses doigts. Chaque trouvaille lui procurait un indicible plaisir. Lorsqu'il avait ouvert la papeterie Lismonde, il n'avait pas hésité à en faire le repère des cartophiles de la région.

Marc feuillette le journal du jour d'un œil distrait et surprend Emma qui effeuille les cartons avec douceur, comme des cartes de tarot détentrices d'un précieux pouvoir. Elle a le visage ovale, le nez fin et retroussé,

deux plis de chaque côté de la bouche lorsqu'elle sourit. Désirable. Menue et svelte. Un corps de poupée et un goût certain pour les habits de luxe. Elle s'attarde devant chaque carte postale avec patience, alors qu'il la devine impulsive et téméraire. Pudique aussi. Il en est certain. Tant d'années à sonder les visages et les âmes des cartes postales lui ont appris cela. Envie de la bousculer, cette pauvre fille n'y connaît rien ! Irritant de voir cette ignare passer à côté d'exemplaires rares tout en s'attardant sur de vulgaires copies sans valeur. De quoi mettre les nerfs en boule de ce collectionneur et passionné averti. Depuis tant d'années, la petite blonde était une énigme pour lui. Sans aucun doute, cette cliente bizarre s'y connaissait autant en cartes anciennes que lui en mécanique quantique.

Soudain, Marc décèle une fébrilité dans l'attitude d'Emma. Aujourd'hui, son choix s'est porté vers une illustration datée de 1931. Ni jolie, ni émouvante. D'une banalité désespérante. La demeure cossue de l'ancien aumônier de Lille et son jardin de roses. Une pâle lumière et une ambiance trouble. Elle semble confiante dans sa sélection. Pourquoi celle-ci ? Marc aimerait tant le savoir.

Alors qu'une jeune maman et sa poussette pénètrent dans la boutique, Emma cherche son portefeuille et lui tend un billet de dix euros, dans un recueillement empreint de gravité. Marc aimerait en savoir plus sur elle. Une sonnerie de portable les interrompt et il se sent soudain transparent. Deux êtres aux mondes trop éloignés pour se rencontrer. Sa voix devient légèrement plus stridente, ses traits se durcissent. « Au revoir, merci. »

Des bouts de carton

Elle est partie, sans un regard, le laissant interloqué derrière son comptoir, détenteur d'une question qu'il ne posera pas.

Marc soupire. Le mystère reste entier. « Tout compte fait, c'est vraiment une dingue, cette nana », ne peut-il s'empêcher de penser avant de se replonger dans la lecture des nouvelles du jour. Fataliste, l'homme sourit. L'année prochaine, l'étrange acheteuse reviendra. Comme toujours.

Comme un bleu

Rue des Mirabelles, le siège des enseignes Pépita est plongé dans une torpeur inhabituelle. Ce matin, aucun sourire n'accompagne ses pas dans le couloir.

Son assistante sur les talons, Emma soupire et retarde l'instant où elle devra pénétrer dans le bureau où l'attendent Gilles et son père. Aussi charmant qu'il soit, Armand a l'agaçante manie de saupoudrer ses phrases de maximes et déclarations toutes faites. Sa manière bien à lui de donner plus de crédit à ses propos. « Le plus gras des poissons est plus maigre que la plus maigre des viandes », « Aide-toi et le ciel t'aidera », « Il faut faire de sa vie un chef-d'œuvre. »

« Et Armand ? »

— Pareil à lui-même. En tee-shirt du PSG devant les huissiers, à savourer des toasts de tarama blanc tout en leur expliquant que les erreurs forgent l'expérience.

— Francine, tu en sais plus ? C'est quoi ce cirque ? J'ai reçu dix messages de Gilles.

— Apparemment, Armand vous aurait caché des investissements personnels. C'est Amanda. Tu sais, la

grande blonde, la prof de yoga dont il s'est amouraché. Il aurait mis la société en garantie pour lui permettre d'acquérir un nouveau centre avec dépendances, villa, piscine et *tutti quanti*... Le tout au nom de cette poufiasse. J'ai entendu qu'il s'était fait avoir comme un bleu. J'ai la trouille, Emma, j'ai besoin de ce job. Tu crois que c'est fini ? »

La voix tremblotante de Francine et ses yeux mouillés ravivent la colère de la directrice. L'idée qu'une jeunette ait pu berner Armand et ruiner le travail d'une vie l'insupporte. Sans compter les salariés sur le carreau, les caisses de chemises qui doivent être livrées lundi, les commandes en cours... Tout ça pour une adepte de chips de *kale* et de *hatha yoga* ! Les propos de son ami lui reviennent en mémoire. « Elle médite en lotus mais je suis certain qu'elle fait l'amour en étoile de mer. C'est une passive cette femme-là, je les reconnais. Mais bon, pour une fois, on ne craint rien, elle semble normale. » Bravo, Gilles, quelle perspicacité !

Galvanisée par les pleurs retenus de Francine, Emma se sent prête à monter sur le ring. Tels ces coqs qu'elle avait vus se battre à sang, au coin d'une ruelle sale, lors d'un séjour en Thaïlande. Elle s'était longtemps blottie contre le torse d'Yvan pour ne plus entendre leurs cris stridents. Envie de ne faire qu'une bouchée de cette poulette de luxe et de sa crête teintée. Amanda et ses jambes trop longues n'allaient pas s'en sortir si facilement.

Pour l'instant, devant la porte close, Emma peine à maîtriser sa rancœur. Armand a tout gâché. Il a gobé

les belles promesses d'une jolie arnaqueuse dont la plus grande qualité est d'être souple. Il les a pris, Gilles et elle, pour des potiches et a entaché cette confiance aveugle qu'elle lui vouait.

L'impression d'être passée dans une bétonneuse et, pourtant, la journée ne fait que commencer. Elle doit être autre. La directrice commerciale remet en place son chignon et s'efforce d'offrir un regard rassurant et déterminé à Francine, comme pour dire : « T'inquiète pas, ma grande, on va tenter de sauver les meubles. »

Une profonde inspiration, deux coups secs, et le mètre cinquante et demi pénètre dans la pièce. Sa mère le lui répétait souvent, le soir, en caressant doucement sa natte : parfois, dans les contes de fées, un cataclysme peut donner naissance à une belle aventure. C'était une femme dure et exigeante, mais elle ne lui avait jamais menti.

Le bureau d'Armand est à son image. Singulier. Chaleureux et pourtant aménagé avec si peu de goût. Difficile d'imaginer que cet homme a gagné des fortunes en rendant séduisantes des milliers de femmes, alors que lui-même s'affuble de chemises aux allures de papier cadeau de Noël recyclé. Plus difficile encore de comprendre comment, depuis la mort de son épouse Pépita, il collectionne les jolies poupées pour se faire ensuite plumer par celles-ci avec une déconcertante facilité. Emma a toujours pensé que c'était sa manière à lui de se disculper, de tenter d'échapper aux foudres conjugales si dans un Au-delà il devait un jour retrouver son aimée. Francine, son assistante, avait raison. L'homme au crâne dégarni et aux grands yeux bleus

Depuis, mon cœur a un battement de retard

arbore fièrement le tee-shirt de son équipe de football préférée. Malgré l'enjeu de la situation, il accueille Emma de son large sourire.

« Je vous présente Emma Delaunoy, directrice financière. Peut-être pourriez-vous lui résumer la situation, cher confrère.

— Bonjour, messieurs. Désolée pour ce retard. »

Une poignée de main à chacun et elle prend place à côté de Gilles. Bien droite sur son siège, consciente de l'enjeu. Derrière la porte, elle les devine et sent presque leur énergie. Francine, Valentin, Nathalie, Joël, Pierre... la grande famille Pépita est proche de l'implosion.

« Tant d'effervescence pour une yogeuuse fol-dingue... », ne peut-elle s'empêcher de penser.

Le calendrier ne ment jamais

Au même instant, à seulement quelques kilomètres de la rue des Mirabelles, une femme avance sur le trottoir, le souffle court. Elle traverse le parc municipal et poursuit son chemin sans un regard pour les gamins et leurs jeux de ballon. À la vue de son domicile, elle sourit enfin.

Toujours cette même patine grisâtre sur les murs défraîchis et une forte odeur de Dettol. Le bâtiment est vétuste, la façade lézardée et les châssis n'ont pas été changés depuis plus de cinquante ans. Pourtant, Agnès Marchand ressent chaque jour cette même joie enfantine lorsqu'elle pénètre dans le hall d'entrée de son immeuble. Les bras chargés de provisions, la retraitée croise un voisin et répond à son salut forcé d'un hochement de tête. Elle sent le regard du vieux grincheux glisser sur sa tenue colorée, ses cheveux fins retenus par des pinces mordorées et ses baskets compensées. « Afficher son décolleté à un certain âge, c'est pire qu'un maraîcher qui mettrait en rayon des fruits avariés », lui crache-t-il d'un ton felleux.

Depuis, mon cœur a un battement de retard

Agnès se dandine plus encore et passe devant lui sans baisser les yeux, rayonnante, une lueur de défi dans ses prunelles claires. Nul besoin de reconnaissance ou d'approbation. Depuis bien longtemps, Agnès traverse la vie en solitaire, le sourire aux lèvres, sans alourdir ses pas de culpabilité, de regrets, de mauvaise conscience et d'avis d'autrui. Elle claque sa porte un peu plus fort que d'ordinaire, ôte son bonnet vert et soupire d'aise.

Besoin d'un café, d'augmenter le son de la musique qui accompagne ses jours. De se reposer un peu avant la venue de son ancienne élève. Celle-ci ne l'a pas encore avertie de son passage mais le calendrier ne ment jamais. Le 12 mars s'y affiche en gras. Pour l'occasion, Agnès a acheté des épinards frais et s'apprête à lui concocter sa quiche préférée. L'odeur de café qui se répand dans la pièce lui fait l'effet d'une brise fraîche. Des images oubliées lui reviennent en mémoire et se bousculent en elle. Le kaléidoscope d'une vie. Le lycée où elle a enseigné l'anglais pendant près de quarante ans. Sa surprise lorsqu'elle avait découvert Emma pour la première fois dans son salon, la chambre toujours en désordre de Jean-Philippe, leur chat Nesquik qui supportait mal la venue d'une intruse dans la famille et manifestait sa jalousie en urinant sur ses feuilles de cours. Cette époque est révolue depuis longtemps mais, les yeux fermés, Agnès voyage sur la ligne du temps. Elle tente encore de se rappeler la cour de l'école, l'agencement des classes, la bibliothèque, ses élèves. Parmi eux, une adolescente discrète et mal dans sa peau : Emma Delaunoy.

Quelques heures encore à patienter. La vieille femme se change et enfle un peignoir en éponge rose, vaguement entrouvert sur une lourde poitrine flasque et une fine chaîne en or blanc, cadeau de ses collègues à l'occasion de son départ à la retraite. Elle ferme les yeux, boit une gorgée et imagine leurs retrouvailles annuelles. Pas très compliqué d'inventer les dialogues, ils varient peu d'année en année.

« Je t'attendais, ma chérie, lui glissera-t-elle avec bonne humeur. Merci de m'avoir prévenue de ton retard. Tu bosses trop ! Je t'ai gardé une part de quiche au four. Assieds-toi, assieds-toi. »

Une insistance joyeuse, presque communicative. Emma prendra place autour de la table de la salle à manger et son regard survolera la pièce tandis qu'Agnès s'affairera dans sa cuisine en Formica vert. Quelques secondes encore et le silence se fera vite pesant. Emma se raidira un peu en constatant que, si les années passent, ici, rien ne change. Des miettes de pain sur la nappe en dentelle, deux aiguilles piquées dans une pelote de laine grise, un cendrier plein, la gamelle du chat à moitié entamée. Dans ce petit appartement trois pièces avec balcon de la rue des Saules, Agnès en est consciente, le temps semble s'être arrêté. Le regard d'Emma s'attardera, malgré elle, sur le buffet laqué blanc. Les mêmes photographies exposées dans les mêmes cadres désuets. Le sourire crispé d'une gamine brune, aux couettes longues et au regard pétillant. Karen, la fille aînée d'Agnès, a toujours été belle à encadrer. Jolie, intelligente et consciente de l'être. Emma l'a toujours trouvée insupportable, Agnès en est persuadée. Une photographie sépia de son fils

Jean-Philippe dans les bras d'un homme. Ce père s'était volatilisé peu de temps après sa naissance et Agnès avait toujours refusé d'évoquer le sujet avec ses enfants. Pas le genre de femme à encombrer ses tiroirs de souvenirs. Un autre cliché de son fils encore, son diplôme d'architecte à la main. Agnès a un pincement au cœur en fixant le charmant jeune homme à la mâchoire carrée et aux dents blanches. Il ressemble tant à son géniteur. Les hommes ont cette habileté innée à faire mal. Un don inéluctable. Il était si mignon lorsqu'il tombait de fatigue dans le canapé, son doudou serré entre ses cuisses. Agnès l'aime tant, ce fils qui sourit mais semble déjà loin. Il regarde l'objectif avec une nonchalance non feinte et un détachement tangible. Le regard d'Emma s'arrêtera ensuite sur la télévision, un superbe écran plat ajusté au mur de trente-deux pouces, seule concession à la modernité dans l'appartement. Cadeau de Karen à l'occasion des soixante ans de sa mère. Au-dessus siègent une statuette de Notre-Dame de Lourdes en argent et une seconde photographie de sa fille. Le cliché a été pris lors de son mariage. Souriante, de blanc vêtue, la mariée pose avec fierté aux bras d'un grand métis aux yeux de braises et affiche un plaisir ostentatoire. Agnès avait détesté sa robe. Une meringue dégoulinante de tulle et de dentelle. Invitée, Emma avait poliment décliné, mais s'était sentie obligée d'offrir un cadeau. Six cocotiers sur la liste de mariage. Agnès ne lui en avait pas voulu et l'avait remerciée en pensée de ne pas vouloir être présente. Les autres posters et cadres qui tapissent les murs de l'appartement réchauffent le cœur de la septuagénaire. Claude, l'homme de sa vie, a ce talent-là.

Le calendrier ne ment jamais

Aujourd'hui, Agnès ne le voit pas, tout entière absorbée par la fatigue et les émotions naissantes. Emma sonnera à sa porte dans quelques heures. Comme tous les 12 mars. Agnès a beau envoyer au diable le passé et son lot de souvenirs, ce pèlerinage n'est jamais anodin.

Les inévitables dégâts collatéraux

Les conversations interrompues à l'entrée d'Emma dans le bureau d'Armand peinent à reprendre. Le front soucieux de son ami l'inquiète plus encore et elle comprend que la partie va être compliquée. Ce bureau, elle pourrait le dessiner les yeux fermés. À cet instant, le sentiment étrange de le découvrir pour la première fois la submerge. D'ordinaire, elle adore l'atmosphère particulière de cette pièce claire et lumineuse. Un patchwork de meubles disparates. L'impression d'être dans le salon d'une maison de campagne plutôt que dans le cœur décisionnel d'une société de prêt-à-porter. Au centre de l'espace, un long tréteau en bois encadré de hauts tabourets de couleur. Un fauteuil en cuir digne d'un cabinet ministériel et deux canapés en tissu orange sur lesquels sont assis trois inconnus. « Costume sombre, chaussettes noires, chemise blanche, aucun faux pli, aucun relief. Bien besoin d'un relooking », juge-t-elle d'un regard en les dévisageant en douce. Maître Ferjani, avocat et ami de longue date d'Armand, a préféré prendre place sur une simple chaise. L'œil fatigué, le

ventre mou. Des tableaux de prix, à défaut de goût, sont accrochés aux murs ainsi que des dessins d'enfants. Des photos de femmes aussi. Plutôt aguicheuses et nettement plus jeunes qu'Armand. Si certains exposent leurs diplômes, le septuagénaire préfère afficher ses amours passées. L'homme aime habiller les femmes, mais aussi les dévêtir. Et peu lui importe si chaque rupture lui coûte quelques zéros sur son compte en banque. Il nomme cela les inévitables dégâts collatéraux amoureux. « J'aurais préféré qu'il perde son pognon au casino, tempêtait souvent Gilles. Là au moins, les règles du jeu sont claires : tu paies, tu jouis et tu te fais plumer. »

Une immense carapace de tortue est posée sur un socle en bois. Certains employés écologistes avaient même, en leur temps, fait circuler une pétition afin d'ôter du bureau cette agression au règne animal. Mais les regards d'Emma sont surtout attirés par les fantômes de bois peuplant la pièce. Des corps décharnés, sans tête, nus, ou recouverts de bouts de tissus colorés. Ces mannequins aux mensurations parfaites accompagnent Armand depuis le jour où il a décidé de s'affranchir des attentes paternelles, de quitter la faculté de médecine pour ouvrir une première boutique. Seul, mais en leur compagnie, il avait fracassé une bouteille de champagne sur la porte du rez-de-chaussée commercial loué. Avant d'embrasser chacune d'elles avec une infinie tendresse. Depuis, ces créatures muettes l'avaient toujours accompagné. Au gré des saisons et de son inspiration, il les transformait, les drapait, les endimanchait, les costumait d'étoffes en coton, lin ou nylon. Armand leur parlait